

HABITER LA FRACTURE : ÉCRIRE EN FRANÇAIS À LA MARGE DE L'EMPIRE

Laurent POLIQUIN

Canadian Institute for Open
Knowledge, Winnipeg
Canada

laurentpoliquin@proton.me

Résumé

À partir d'une lecture croisée de Kateb Yacine et Lise Gaboury-Diallo, cet article interroge la langue française comme espace de tension, de fracture et de création. Écrire en français depuis la marge — en Algérie postcoloniale ou dans l'Ouest canadien minoritaire — devient ici un geste esthétique et politique de dissidence linguistique.

Mots-clés

Kateb Yacine, Lise Gaboury-Diallo, langue française, marginalité, dissidence

Abstract

Through a comparative reading of Kateb Yacine and Lise Gaboury-Diallo, this article explores the French language as a space of tension, fracture, and creative dissent. Writing in French from the margins — in postcolonial Algeria or minority Western Canada — becomes both a poetic and political strategy of linguistic resistance.

Keywords

Kateb Yacine, Lise Gaboury-Diallo, French language, marginality, dissent

FRANÇAIS DE L'EXIL, LANGUE DE LA FRACTURE

Écrire en français depuis les marges n'a rien d'un choix confortable. C'est un acte d'équilibriste, une torsion de la langue, un glissement sous la peau des mots. Pour Kateb Yacine, enfant d'une Algérie colonisée, le français est ce « butin de guerre » conquis dans la douleur, conservé dans la rage. Pour Lise Gaboury-Diallo, poète de l'Ouest canadien, il est langue de transmission fragile, d'émotions contenues, mais aussi de présence au monde. Tous deux, à des milliers de kilomètres et d'années l'un de l'autre, auront écrit à même la fracture : celle de la langue imposée, vécue, détournée.

Chez Kateb Yacine, la langue est un champ de bataille. L'arabe lui est interdit à l'école, le berbère refoulé dans les marges orales. Le français, lui, n'est pas adopté : il est retourné contre lui-même. Dans *Nedjma* (1956) et *Le Polygone étoilé* (1966), l'écriture explose les syntaxes, refuse l'ordre, invente une respiration haletante, polyphonique, insoumise. Ce n'est pas tant une littérature francophone qu'une langue étranglée qui parle enfin. Il s'agit moins d'habiter le français que de l'ébranler jusqu'à le rendre méconnaissable. L'œuvre de Kateb est une insurrection permanente, une poétique de la dislocation.

Chez Gaboury-Diallo, le geste est plus feutré, mais tout aussi radical. Franco-manitobaine née à Winnipeg, elle sait ce que signifie parler à contre-courant. Dans *Transitions* (2002), *L'endroit et l'envers* (2008) ou *Petite déviation* (2021), elle polit les mots à même les cicatrices du silence. Son français n'est pas celui de la norme hexagonale, mais celui des traversées : traversée des langues (anglais,

wolof, français), des paysages, des identités. Ici, la langue ne s'explode pas ; elle s'infiltré, s'ouvre, devient peau poreuse et souffle du dedans.

Ces deux œuvres, à première vue disjointes, proposent pourtant un dialogue souterrain. Toutes deux participent d'un geste de désobéissance linguistique, mais par des voies divergentes : l'une par la tension et la lutte, l'autre par l'écoute et l'écart. Les deux écrivains écrivent en français, mais jamais dans un français de confort. Tous deux en font une langue tendue, traversée, parfois blessée. Loin d'être un outil transparent, le français devient, chez eux, une matière opaque, à reconfigurer. C'est dans cet usage dissident du français que réside le cœur de notre réflexion : que signifie écrire en français quand cette langue n'est ni exclusive, ni neutre ? Quelles formes prend l'écriture lorsqu'elle est faite à même la fracture linguistique ?

Cet article propose une lecture croisée de Kateb Yacine et de Lise Gaboury-Diallo à partir d'un angle particulier : celui du rapport au français comme langue d'exil et de résistance. En comparant les stratégies linguistiques, les figures du sujet marginal, et les esthétiques de la dissidence, il s'agira de montrer que la langue, loin d'être un simple médium, devient un espace poétique et politique de redéfinition de soi. À partir de ce croisement inattendu entre une figure fondatrice de la littérature algérienne postcoloniale et une voix contemporaine de la francophonie canadienne périphérique, cet article explore la langue française comme espace de fracture et d'invention. En mobilisant des outils de la poétique, de la sociolinguistique et de la philosophie de la relation (Glissant, Fanon, Heller), nous chercherons à comprendre comment Kateb Yacine et Lise Gaboury-Diallo habitent, chacun à leur manière, la marge du français, pour en faire non un lieu de subordination, mais de création, de survie et de résistance.

I. CONTEXTES DE PRODUCTION ET ENJEUX LINGUISTIQUES

Écrire à la marge du français, c'est ne jamais perdre de vue ce qu'on y risque. Pour Kateb Yacine, né en 1929 à Constantine, l'apprentissage du français s'est fait par effraction, dans le vacarme de la colonisation. Ce n'est pas une langue d'appartenance, c'est une langue de guerre. Dès les années 1950, il s'impose comme une figure centrale de la littérature algérienne d'expression française, sans jamais masquer l'ambivalence du geste. « Le français m'a été imposé, mais je l'ai pris comme une arme », déclare-t-il sans détour⁴⁶. La parole littéraire s'élabore dans un entre-deux instable : ni langue maternelle, ni langue ennemie, mais un lieu d'affrontement intérieur, un espace où les tensions de l'histoire coloniale s'incarnent dans le tissu même du discours.

Cette posture s'inscrit dans un contexte où le français est perçu comme l'instrument d'une dépossession culturelle. La politique linguistique coloniale, en niant l'arabe et le berbère comme langues d'enseignement, transforme le français en langue exclusive du savoir, du pouvoir et de la mobilité sociale. En réponse, Kateb ne cherche pas à franciser sa pensée : il la diffracte dans le français. Dans *Nedjma*, roman labyrinthique publié en 1956, le récit épouse une syntaxe éclatée, les pronoms se brouillent, les repères temporels s'effacent. La langue devient le reflet d'un pays morcelé, occupé, égaré dans son propre sol. Dans ses entretiens, l'auteur parle d'« otage de la langue française » (Toualbia-Harbi, 2018 : p. 41), soulignant le paradoxe d'une parole arrachée à l'ennemi pour mieux le subvertir. Le français n'est pas adopté : il est investi, retourné, « algérianisé ». La

⁴⁶ Entretien de Kateb Yacine avec Abdelmadjid Kaouah, publié dans *Algérie Actualité*, 1988. Repris dans : *Kateb Yacine, Écrits politiques*, Alger, ENAL, 1993.

HABITER LA FRACTURE : ÉCRIRE EN FRANÇAIS À LA MARGE DE L'EMPIRE

langue française, loin d'être une simple langue d'expression, devient chez Kateb un terrain d'affrontement symbolique, une langue traversée par les fantômes de l'histoire.

Chez Lise Gaboury-Diallo, née à Winnipeg en 1957, les enjeux sont différents mais non moins violents. Le français qu'elle habite est langue minoritaire, résiduelle, souvent perçue comme étrangère au sein même de son propre pays. L'Ouest canadien est un espace de diglossie inversée, où le français n'est pas langue d'héritage dominant mais de survivance. L'anglais y règne, par inertie institutionnelle autant que par pression sociale. Écrire en français dans ce contexte, c'est ramer à contre-courant, mais c'est aussi refuser l'effacement. Dans ses recueils *Transitions* (2002), *Poste restante* (2005) ou *Confessions sans pénitence* (2013), Gaboury-Diallo refuse la plainte identitaire au profit d'une poésie du glissement, du seuil, du pas de côté. Elle assume l'inconfort linguistique comme lieu de fécondité.

La différence d'attitude face à la langue est frappante. Là où Kateb explose le français pour en extraire une parole arrachée, Gaboury-Diallo en explore les silences, les détours, les résonances intimes. Mais dans les deux cas, on retrouve une mise en tension du français comme langue « tierce », ni entièrement sienne, ni tout à fait autre. Selon Monica Heller, ce type de positionnement linguistique, propre aux contextes postnationaux ou minoritaires, produit des usages « pragmatiquement indisciplinés de la langue », qui remettent en cause les frontières rigides de l'appartenance linguistique (Heller, 2011 : p. 42).

Ces trajectoires s'inscrivent dans des histoires différenciées de la violence linguistique. L'Algérie a connu la colonisation directe, l'arabisation politique, la revendication identitaire armée. Le Canada, lui, a mis en place un système de bilinguisme asymétrique, où les francophones hors Québec vivent souvent dans l'ombre d'une anglosphère dominante. Pourtant, dans les deux cas, le français n'est jamais donné : il est pris, transformé, fracturé. Il est utilisé pour dire ce qui résiste à l'effacement, ce qui échappe à la norme, ce qui s'écrit « contre » — non par opposition frontale, mais par décalage.

Ce que relie Kateb Yacine et Lise Gaboury-Diallo, c'est précisément cette position périphérique à l'intérieur même d'une langue dite « commune ». Tous deux écrivent depuis les zones grises de la francophonie, ces espaces où la langue n'est ni celle du centre, ni celle de l'exil, mais une matière à remodeler. Cette posture rejoint ce qu'Édouard Glissant nomme l'opacité relationnelle : une manière de parler sans se soumettre à l'impératif de transparence du centre, une stratégie de détournement de la langue dominante (Glissant, 1990 : p. 106).

Dès lors, leur écriture ne cherche pas tant à intégrer une francophonie uniforme qu'à en dévoiler les tensions, à en faire éclater les frontières. Le français devient un terrain d'expérience, un laboratoire de subjectivités minoritaires. Leurs œuvres s'écrivent dans l'interstice, et c'est précisément là qu'elles trouvent leur puissance.

II. HABITER LA LANGUE : UNE POÉTIQUE DE LA FRACTURE

La langue, chez Kateb Yacine comme chez Lise Gaboury-Diallo, n'est pas un simple outil d'expression : elle est l'espace même du trouble. Il ne s'agit pas de parler dans la langue, mais de parler à travers elle, de la forcer à accueillir ce qu'elle exclut, d'en faire une matière fissurée, poreuse, féconde. Loin de l'idéal d'une maîtrise linguistique apaisée, leurs écritures révèlent une poétique du décalage, du ralentissement, de l'écart. Autrement dit, elles habitent la fracture, non pour la refermer, mais pour y puiser une forme de vérité.

Chez Kateb Yacine, cette fracture se manifeste d'abord dans la structure même de la langue. *Nedjma* n'obéit à aucune linéarité narrative : les temps verbaux se télescopent, les identités s'échappent, les récits se dérobent. La langue française est mise sous tension, travaillée de l'intérieur par des rythmes oraux, des ellipses, des silences. Ce que Kateb fabrique, ce n'est pas une prose décorée : c'est une langue secouée, explosée, qui n'obéit plus aux lois syntaxiques du centre. Elle devient l'écho d'un peuple dispersé, d'une mémoire éclatée, d'un corps qui refuse le dressage linguistique.

Comme l'indique François Paré, la notion de « littératures de l'exiguïté » désigne des œuvres nées de situations linguistiques et culturelles restreintes, où l'écrivain se trouve « assiségé » par des normes dominantes, obligé de négocier son existence poético-politique dans un espace instable (Paré, 1992). Chez Kateb, ce langage assiégé n'implore pas sa légitimation. Il crée un ailleurs du français : une zone où l'arabe et le berbère bruissent en arrière-plan, sans jamais être visibles. La langue française devient intrusivement étrangère à elle-même, traversée par des souffles non identifiés. On y entend ce que la langue officielle ne peut dire : le cri, la fêlure, la dépossession. Cette poétique du choc est également à l'œuvre dans ses pièces de théâtre en arabe dialectal, que Kateb conçoit comme un geste de restitution au peuple, tout en restant tributaire d'une dramaturgie française internalisée⁴⁷. Le multilinguisme devient alors le lieu d'une tension entre oralité, performance et sédimentation littéraire (Sekai, 1999 : p. 12).

Dans cette tension partagée, on perçoit deux modalités d'un même projet : celui de défaire le français normatif pour mieux dire l'expérience minorée. Kateb le fait dans le tumulte, la collision, l'excès ; Gaboury-Diallo dans le glissement, le retrait, la lenteur. Mais dans les deux cas, le français n'est pas un territoire stable : c'est un terrain mouvant, un champ d'expérimentation, un lieu d'errance signifiante.

L'écriture devient alors un geste de désappropriation : on n'habite pas la langue en propriétaire, on y creuse des failles, on y dépose des résonances venues d'ailleurs. Cette poétique de la fracture, loin d'être une impasse, est une réponse politique à la logique du centre. Elle refuse la clarté imposée, elle valorise l'opacité, elle privilégie les mouvements infimes aux déclarations tonitruantes. Elle fait du français une langue relationnelle, pour reprendre le mot de Glissant — une langue non unifiée, mais traversée.

Cette façon d'habiter la langue dans l'inconfort n'est pas un aveu de faiblesse : c'est un acte poétique et politique à part entière. C'est là que se joue la puissance des marges : non dans la dénonciation spectaculaire, mais dans la fabrique patiente d'un français qui ne tient pas debout, mais qui vit.

III. FIGURES DU SUJET FRANCOPHONE MARGINAL

Écrire depuis la marge, ce n'est pas seulement faire trembler la langue : c'est aussi reconfigurer les contours du sujet qui parle. Ni universel, ni transparent, ce sujet francophone marginal est blessé de langue, exposé à la désappropriation, mais aussi capable de réinvention. Qu'il soit insoumis chez Kateb Yacine ou pudique chez Lise Gaboury-Diallo, il occupe un lieu instable, un lieu où l'on parle sans être chez soi, mais où l'on insiste tout de même à parler.

Chez Kateb Yacine, le sujet littéraire est éclaté, inassimilable. Dans *Nedjma*, les personnages masculins (Mustapha, Lakhdar, Mourad, Rachid) ne se distinguent que peu, comme s'ils étaient des fragments d'un même corps dispersé. L'identité est toujours en devenir, toujours en fuite. La voix

⁴⁷ Pour une analyse approfondie de la dramaturgie populaire et du passage au théâtre en arabe dialectal, voir : Sekai, Zalia, *Kateb Yacine et les langues en Algérie, Études et documents berbères*, no 17, 1999, p. 7-17.

HABITER LA FRACTURE : ÉCRIRE EN FRANÇAIS À LA MARGE DE L'EMPIRE

narrative elle-même s'efface derrière les flux de conscience, les souvenirs brouillés, les errances politiques. Il n'y a pas de sujet stable : il n'y a que des consciences fracturées par la colonisation. Comme le note Fanon, « le colonisé devient un être de faille, habité par une altérité qui l'empêche de se rejoindre » (Fanon, 1952 : p. 112). Kateb ne tente pas de recoller les morceaux. Il les expose, il en fait le matériau même de l'écriture.

Ce sujet disloqué, traversé de mémoire, de honte et de colère, est aussi un sujet en lutte. Il n'est pas assigné au silence : il cherche une voix qui ne serait pas une répétition de celle du colonisateur. Il cherche à dire autrement, quitte à n'être entendu de personne. C'est en ce sens que la langue devient un lieu d'insurrection existentielle. Comme le souligne François Paré dans *Les littératures de l'exiguïté*, l'écriture issue de situations minoritaires puise sa force dans la tension même entre le sujet qui parle et la langue qu'il habite, forgeant un espace créateur à partir de cet écart (Paré, 1992 : p. 56). Chez Kateb, cette tension devient visible, palpable, haletante. L'écriture ne rassure pas : elle secoue, elle dérange, elle ouvre.

Chez Lise Gaboury-Diallo, le sujet francophone marginal s'incarne autrement : par la pudeur, la lenteur, l'attention au détail. C'est un sujet féminin, mais pas seulement dans un sens identitaire : c'est un sujet qui refuse la verticalité du discours normatif, qui préfère la sinuosité à l'affirmation. Dans *Lointaines* (2010), les personnages féminins vivent des déplacements géographiques et affectifs sans centre ni résolution. Elles ne proclament pas : elles observent, elles enregistrent, elles cheminent. La langue, ici, devient espace sensoriel, lieu d'une subjectivité discrète mais persistante.

Ce retrait n'est pas une soumission. Il est une manière de prendre langue sans crier, d'exister dans l'entre-deux, dans une zone de frottement entre les langues, les mémoires et les silences. Comme le suggère Samantha Cook, la voix narrative chez Gaboury-Diallo « se déploie dans les marges de la parole directe, dans des formes d'adresse fragmentaires qui sollicitent la complicité du lecteur » (Cook, 2018 : p. 95). Ce n'est pas une parole de revendication, mais une parole de glissement, de latéralité, de feinte. Elle occupe la langue française sans jamais s'y fixer tout à fait.

Ce lit imparfaitement fait, pour reprendre l'image suggérée dans l'analyse d'Arentsen, est celui d'une langue toujours en tension : entre ordre et intuition, entre rigueur syntaxique et surgissement sensoriel. La poétique de Gaboury-Diallo se loge dans ces plis, où l'exil devient souple, le désir oblique, et la langue hospitalière sans être docile.

C'est là que l'on retrouve l'idée d'un sujet mouvant, composite, que Rosmarin Heidenreich associe aux écritures postmodernes au Canada, où les identités se construisent moins dans l'unité que dans la tension entre langues, récits et filiations discontinues (Heidenreich, 2006 : p. 73). Dans cette optique, le sujet littéraire ne s'érige pas comme entité stable, mais comme lieu d'interaction, une figure fragmentaire façonnée par les voix qui l'entourent et les contextes qui l'ébranlent. Chez Gaboury-Diallo, ce sujet se déploie dans l'entre-deux : il ne se définit pas par ce qu'il est, mais par ce avec quoi il entre en contact : paysages, langues, souvenirs, silences.

Ainsi, les figures du sujet francophone marginal chez Kateb Yacine et Lise Gaboury-Diallo ne s'opposent pas ; elles révèlent deux modalités complémentaires d'une subjectivation poétique et politique à la périphérie du français. L'un crie, l'autre chuchote. L'un heurte, l'autre effleure. Mais tous deux signalent une même chose : qu'on peut être à la marge et pourtant parler — non malgré la langue, mais à cause d'elle.

IV. VERS UNE ESTHÉTIQUE DE LA DISSIDENCE LINGUISTIQUE

Il ne suffit pas d'écrire en marge : encore faut-il savoir comment. C'est dans les manières de dire — leurs rythmes, leurs silences, leurs torsions — que se loge ce que l'on pourrait appeler une esthétique de la dissidence linguistique. Chez Kateb Yacine comme chez Gaboury-Diallo, cette dissidence ne relève ni du manifeste, ni du slogan, mais d'un travail souterrain du langage, d'une manière d'habiter la langue autrement, jusqu'à l'étrangeté.

D'un côté, Kateb pratique une démolition syntaxique. Les phrases débordent, se rompent, se contredisent. Il n'y a pas de fil narratif, mais une spirale, une langue qui ne veut pas se taire mais qui refuse les formes imposées. L'écriture devient champ de ruines actives, pour reprendre la formule de Didi-Huberman (Didi-Huberman, 2002 : p. 49). Le français, chez lui, n'est jamais fluide : il est heurté, griffé, toujours en train de se débattre avec l'histoire. Dans cette lutte, la langue devient le lieu d'une libération paradoxale : on s'arrache au français en écrivant en français.

Chez Gaboury-Diallo, la dissidence passe par d'autres chemins. Elle infime, elle déplace. C'est une écriture de la réticence fertile, qui ne cherche pas à conquérir, mais à creuser. Le français y est souple, parfois murmuré, toujours sensible à ce qui le borde : à l'anglais omniprésent, aux silences hérités, à l'écho discret d'autres langues croisées dans l'intime, comme le wolof, à peine évoqué, mais toujours en veille. Ce que cette poétique fabrique, ce n'est pas une nouvelle norme, mais une manière de glisser entre les normes, d'en détourner la portée sans en revendiquer le centre. On ne combat pas la langue hégémonique, on l'évade de l'intérieur, jusqu'à y faire entendre une autre musique : une musique cassée, polyglotte, mais tenace.

Dans *Transitions*, elle écrit :

« je n'ai qu'un accent / fourchu / qui ne grasseye pas / roule roule mais pas / en anglais / dans une autre langue mitigée » (Gaboury-Diallo, 2002 : p. 11).

Ce poème traverse les langues, sans jamais s'y installer. Le français s'y frotte à l'anglais (like / what do you mean / nothing bien sûr nada), trébuche sur les idiomes de la douleur (translations de peine / transitions de misère), hésite entre l'affection et l'ironie (je t'aime bien quand même / ma foi). La langue devient tremblement, diffraction. Elle parle à travers les cicatrices : « ma langue de hart rouge / de chicot et de bois brûlé / soulevant débris deadwood détrit ». Ce n'est pas une esthétique de l'identité sûre d'elle-même, mais celle d'un je qui vacille et qui pourtant persiste dans l'excès du détail, dans la convocation des langues fantômes, dans l'oralité fracturée. Gaboury-Diallo ne cherche pas à affirmer une voix : elle écrit depuis ce qui reste d'elle, depuis les plis d'un exil intime. Sa poétique est celle du tremblement maîtrisé, de la fêlure transformée en souffle. Elle invente un idiome où les mots ne s'alignent pas, mais se relèvent, cassés, poreux, entêtés.

Ces stratégies rejoignent ce que François Paré appelle une *écriture de l'exiguïté*, c'est-à-dire une écriture qui s'élabore dans la conscience d'une fragilité extrême, dans l'expérience de l'instabilité linguistique et culturelle (Paré, 1992 : p. 27). Ni posture victimaire, ni héroïsme littéraire : simplement un geste de création depuis la contrainte, où la langue est à la fois outil et matière, résistance et membrane.

Cette esthétique s'appuie sur un paradoxe fécond : plus le français est problématique, plus il devient capable d'autre chose. Il ne s'agit plus d'écrire dans une langue « naturelle », mais de fabriquer un langage situé, relationnel, hybride, qui ne prétend ni à la pureté ni à la transparence. Comme le suggère Rosmarin Heidenreich dans son étude sur la littérature canadienne d'après-guerre, les écritures issues de contextes multilingues produisent des formes narratives qui intègrent l'hétérogénéité comme ressource plutôt que comme déficit. L'hybridité y devient une stratégie

HABITER LA FRACTURE : ÉCRIRE EN FRANÇAIS À LA MARGE DE L'EMPIRE

esthétique consciente, ouvrant l'espace textuel à une pluralité de résonances identitaires et mémorielles (Heidenreich, 2006 : p. 70).

En ce sens, l'œuvre de Kateb et celle de Gaboury-Diallo participent d'une même logique : celle de détourner la langue française de ses usages dominants, pour en faire un espace où le sujet, marginal, dissident ou discret, peut prendre forme. Il ne s'agit pas d'ajouter une voix au concert francophone, mais de déconcerter la langue, de la faire résonner autrement, dans ses failles, ses creux, ses frottements.

Ces esthétiques de la dissidence, si éloignées dans leurs formes, se rejoignent dans leur refus de la docilité linguistique. Loin des grands centres francophones, elles rappellent que c'est souvent depuis la périphérie que la langue bouge vraiment, là où elle est la moins sûre d'elle-même, la plus vulnérable, et donc la plus vivante.

POÉTIQUE D'UNE LANGUE DÉCENTRÉE

En croisant les œuvres de Kateb Yacine et de Lise Gaboury-Diallo, cet article a tenté de faire dialoguer deux figures d'écrivains situés à la périphérie de la langue française. Loin de toute assimilation réductrice, ce rapprochement repose sur un constat partagé : la langue française, dans ces deux contextes, n'est ni neutre, ni naturelle, ni simplement choisie. Elle est matière de tension, d'écart, de transformation : un espace à travers lequel la parole cherche sa propre légitimité, en dehors des cadres institués.

Le cas de Kateb Yacine incarne la dimension explosive de cette marginalité linguistique. L'écriture y devient un outil de dissidence politique et de réinvention poétique. Le français, utilisé par nécessité historique, est défiguré, chargé de violence symbolique, mais aussi d'une puissance de contestation inédite. Cette langue devient une terre retournée, traversée par les langues absentes, interdite à l'arabe autant qu'au berbère, mais animée par leur souffle latent. L'œuvre de Kateb est ainsi l'expression d'un sujet dépossédé mais insoumis, qui arrache sa parole à même la langue du colon, sans jamais chercher à s'y reconnaître.

Chez Lise Gaboury-Diallo, la dissidence est moins frontale, mais tout aussi radicale. Elle s'incarne dans une écriture du seuil et de la nuance, attentive aux creux, aux rythmes, aux silences. La langue française, ici minoritaire, est traversée par l'anglais dominant, par les échos de langues rencontrées dans l'intime (notamment le wolof), mais aussi par la présence discrète — quoique persistante — des langues autochtones du Manitoba, comme le crie ou l'anishinabe, qui hantent le territoire même de l'écriture. Ce que produit cette poétique, ce n'est pas une langue stable, mais une langue inquiète, habitée par l'inconfort, un espace d'expression discret mais résistant. Le sujet qui s'y forme ne proclame rien : il persiste, il insiste à parler, même s'il n'est attendu nulle part.

Ce que ces deux trajectoires mettent en évidence, c'est la capacité du langage à devenir espace d'agir malgré tout. Dans les deux cas, le français est tordu, déplacé, recomposé. Il devient non un lieu d'appartenance, mais un outil d'altérité, un moyen d'inscrire dans le texte les cicatrices de l'histoire, les dissonances culturelles, les refus d'obéissance. Comme l'a montré François Paré, c'est dans cette condition de langue assiégée que naît une littérature à la fois fragile et nécessaire (Paré, 1992).

En définitive, lire Kateb Yacine et Lise Gaboury-Diallo ensemble, c'est interroger la francophonie non comme entité homogène, mais comme constellation d'usages dissidents. C'est se rappeler que la langue n'est jamais un simple moyen : elle est toujours déjà politique, mémorielle, corporelle. Et

que depuis ses marges, depuis ces lieux où elle se défait et se recompose, elle peut encore nous surprendre, nous déplacer, nous faire entendre ce que le centre ignore.

Bibliographie

- Abdelhamid, Nadia, « Structures de l'imaginaire dans l'œuvre de Kateb Yacine », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, no 13, 1973, p. 89–112.
- Arentsen, Maria Fernanda, « Lise Gaboury-Diallo : entre l'esprit cartésien et le réalisme merveilleux », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 24, no 1-2, 2012, p. 57-72. <https://doi.org/10.7202/1021930ar>
- Bourhis, Richard Y., *L'aménagement des langues au Canada : culture, société et politique*, Montréal, Éditions du Méridien, 2001.
- Cook, Samantha, « L'accompagnement du lecteur dans Lointaines de Lise Gaboury-Diallo », Dossier thématique, vol. 30, no 1, 2018, p. 81–102. <https://doi.org/10.7202/1045596ar>
- Didi-Huberman, Georges, *Sur le fil : paroles de témoins, art de survivre*, Paris, L'Arachnéen, 2013.
- Didi-Huberman, Georges, *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Éditions de Minuit, 2002.
- Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952.
- Gaboury-Diallo, Lise, *Transitions*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2002.
- Gaboury-Diallo, Lise, *Poste restante : cartes poétiques du Sénégal*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2005.
- Gaboury-Diallo, Lise, *Lointaines*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2010.
- Gaboury-Diallo, Lise, *Confessions sans pénitence*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2013.
- Glissant, Édouard, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- Heidenreich, Rosmarin, *The Postwar Novel in Canada: Narrative Patterns and Reader Response*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2006.
- Heller, Monica, *Paths to Post-Nationalism: A Critical Ethnography of Language and Identity*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- Paré, François, *Les littératures de l'exiguïté*, Montréal, Éditions du Nordir, 1992.
- Sekäï, Zalia, « Kateb Yacine et les langues en Algérie : Revalorisation des langues populaires à travers le théâtre », *Études et documents berbères*, no 17, 1999, p. 7-17.
- Toualbia-Harbi, Fatima, « Kateb Yacine ou la réappropriation de la langue de l'Autre », *Recherches & Travaux*, no 93, 2018, p. 39-50, <https://journals.openedition.org/rechtrav/553>.
- Yacine, Kateb, *Nedjma*, Paris, Éditions du Seuil, 1956.
- Yacine, Kateb, *Le Polygone étoilé*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.